

OLIVIER ROYANT

JOHN

LE DERNIER DES KENNEDY

L  Éditions de
bservatoire

John,
le dernier des Kennedy

Olivier Royant

John, le dernier des Kennedy

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0196-0

Dépôt légal : 2018, avril

© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2018

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Delphine,
À nos enfants, Hermine et Benjamin.*

« There are only three ways to live your life :
you can be a conformist, an activist or an escapist. »

Richard Postma, aventurier,
surfer californien.

La promesse de John

L'instant avait des allures de moment parfait. La baie d'Audierne et ses vingt kilomètres de sable blanc offerts à l'océan resplendissaient sous le soleil de juillet. La mer était bleu azur. La Bretagne se prenait pour les Bermudes. Un petit vent du large faisait courir ses risées sur quelques vagues paresseuses. Un jour idéal pour faire découvrir à Delphine, ma fiancée, l'un des plus beaux paysages marins. Mais moi, j'étais ailleurs. Je me tenais là debout, figé, incrédule, le regard perdu en direction du large. J'ai ressenti un grand vide, un sentiment de panique. La sensation de voir filer une époque, et ma jeunesse avec. Jusqu'à ce jour, je me souviens du choc qui a envahi mon corps tout entier quand j'ai appris la nouvelle. L'avion de John et Carolyn était porté manquant.

En direction de la côte, sur une petite route sinueuse, le flash à la radio m'a transpercé. Nos parents se rappellent avec précision où ils se trouvaient le 22 novembre 1963 quand Kennedy fut tué à Dallas. Je n'ai pas oublié la plage d'Audierne ce matin du 17 juillet 1999 quand j'ai su que John avait disparu.

Encore abasourdi, je regardais vers l'ouest. À cinq mille six cents kilomètres de la pointe Finistère de l'autre côté de l'océan, le jour commençait à poindre. Les hélicoptères des gardes-côtes américains patrouillaient les abords de la petite île de Martha's Vineyard. Toute la nuit, les marins de la Navy, penchés par-dessus le bastingage de leurs vedettes,

John, le dernier des Kennedy

avaient balayé la surface de l'eau à l'aide de projecteurs lumineux surpuissants.

Tous scrutaient le néant noir afin de tenter d'apercevoir d'éventuels débris du Piper Saratoga abîmé en mer avec ses trois passagers : John Kennedy Jr le pilote, Carolyn Bessette Kennedy son épouse et Lauren Bessette, sa belle-sœur. Depuis la Maison Blanche, Bill Clinton avait autorisé la plus onéreuse opération de recherche aéronavale de l'histoire des États-Unis jamais entreprise pour retrouver un « civil » disparu. « On le doit bien à cette famille », a murmuré le Président pour justifier la dépense. À Hyannis Port, le clan Kennedy réuni pour ce qui devait être un événement heureux, le mariage de Rory, la plus jeune fille de Bob, est resté prostré dans une interminable attente. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient depuis la mort de Michael, l'un des frères de Rory, tué dans un accident de ski dix-sept mois plus tôt. La chaîne d'information CNN parlait déjà de John au passé.

Mais ceux qui le connaissent espèrent encore qu'il va réapparaître. Il a sûrement posé son avion quelque part, sur un petit aérodrome paumé du Connecticut. À moins que Carolyn et lui aient décidé de fuir pour de bon le cirque médiatique pour s'installer sur une île déserte. Tous autour de lui le croient invulnérable. John s'en sort toujours. Il est invincible. Il a survécu à tout. Il s'est tiré d'une enfance chaotique avec l'âme bien trempée d'un *survivor*. Plus d'une fois et sur tous les continents, cet aventurier a risqué sa vie dans des situations hasardeuses. Il a toujours émergé triomphant de ses équipées, le sourire aux lèvres.

J'ai couvert plusieurs accidents d'avion. Je n'arrive pas à me mentir. Une voix résonne en moi et me répète de façon lancinante la phrase absurde : « John est mort. »

La promesse de John

Il est mort le jour de mon anniversaire : un 16 juillet. Les yeux fixés sur le rivage, des images défilent en accéléré. Je revois notre dernière rencontre à Washington, deux mois auparavant. Au dîner annuel des correspondants à la Maison Blanche. Les flashes crépitaient au passage du couple glamour.

« Hey, comment ça va, *buddy* ? m'a fait John en me tendant la main, avec une accolade virile. Et la vie à Paris ? »

Après dix années comme correspondant de *Paris Match* aux États-Unis, j'étais rentré en France l'année précédente. New York me manquait. Au journal, je parlais en français, mais, la nuit, je rêvais en anglais et m'envolais pour Manhattan. J'ai joué l'optimiste.

« *Great ! Super !* Quand venez-vous me voir, tous les deux ? »

Pour nos retrouvailles, Carolyn m'a gentiment serré dans ses bras.

« J'aimerais tant refaire ce voyage à Paris », m'a-t-elle dit un peu nostalgique avant de me demander des nouvelles de la Ville lumière.

John aussi a promis de revenir bientôt. Avançant main dans la main, ils avaient l'air heureux, unis, même si Carolyn avait mal vécu l'épreuve du tapis rouge et les éclairs des flashes.

Nous avons tourné le dos à la mer et repris d'urgence la route vers Paris. À la rédaction, notre instinct journalistique qui s'excite à l'annonce d'un « grand mort » reprenait le dessus. On préparait dans l'urgence le bouclage d'un numéro spécial. L'espoir de retrouver John vivant s'ame努nissait d'heure en heure. Les chaînes de télévision ressortaient déjà de leurs archives l'image du petit garçon qui salue le cercueil de son père. Un cliché gravé dans toutes les mémoires d'une nation orpheline.

C'est l'instant précis où « John-John » est entré dans l'inconscient collectif. Dès lors, on lui interdirait tout espoir d'une existence normale. Être le plus beau, le plus grand,

John, le dernier des Kennedy

c'est ce qu'on attendait de lui. Au nom du père, on le destinait à la grandeur. Il serait l'homme miracle.

Avant même sa naissance, il apparaîait en couverture du grand magazine *Life*. John est encore dans le ventre de sa mère. Sur la photo, Jackie, enceinte de huit mois, s'efforce de sourire. D'emblée, les Américains l'ont aimé. Même ceux qui n'adoraient pas les Kennedy ont trouvé quelque chose d'attachant dans le petit garçon, l'adolescent, puis l'homme adulte : son style, sa décontraction, son optimisme, son charme, son sens de l'humour. Il leur appartenait un peu. Comme un membre à part entière de leur famille, les Américains l'ont regardé grandir, centimètre par centimètre. Ils l'ont élevé comme un fils ou aimé comme un frère. Quand, les gardes-côtes ont finalement localisé les débris, le rideau est tombé sur les Kennedy. L'émotion fut immense dans tout le pays. Ce soir-là, l'Amérique perdait son enfant, son prince héritier. Je perdais un ami.

Sa mort a signifié la fin de mon rêve américain. En le perdant, j'ai perdu une part de moi-même, un pan entier de mon passé. Mes années new-yorkaises se sont évanouies avec John et Carolyn. L'éblouissante promesse qu'incarnait John auprès de millions d'Américains reposait sur l'espoir irrationnel qu'un jour il prendrait la suite de son père. Mais entre nous, il y avait une autre sorte de promesse, un peu futile celle-là, aux allures de *private joke*, mais qui maintenait au fond de moi une petite flamme d'avenir. À deux reprises, sur le ton de la plaisanterie, je lui avais demandé : « Quand tu seras président, s'il te plaît, promets-moi de faire en sorte que je sois nommé ambassadeur de France à Washington ! »

Ayant observé plusieurs diplomates dans cette fonction, j'en avais conclu que c'était le job de rêve. Le seul poste qui m'aurait fait oublier le journalisme. John n'aimait pas qu'on l'amène sur le terrain de la prospective politique, mais il avait

acquiescé de bonne grâce, avec le sourire. C'était une blague qu'il acceptait. D'ailleurs, ce n'était pas la première ambassade qu'il promettait. Il mettait autant d'énergie à s'extraire de « John-John », l'enfant star programmé pour devenir président des États-Unis, à se délivrer de son carcan, que nous à le ramener à sa destinée manifeste.

Car tous autour de lui étaient animés du même sentiment : la conviction intime que son existence s'accélérait, la certitude qu'un jour, la prophétie s'accomplirait et John deviendrait président.

Je me voyais déjà de retour à Washington, du côté de Reservoir Road, à deux pas de la Maison Blanche pour un remake flamboyant des années Kennedy version 2000 ou 2008. Des années durant, John avait occupé une telle place dans notre tête et dans notre mythologie intime que sa disparition à 39 ans était inconcevable.

Avant de faire connaissance, nos chemins se sont croisés, puis recroisés à de multiples occasions. Pourtant, notre rencontre a relevé du hasard. Elle était improbable. Car, au départ, nous n'étions pas dans le même camp. Un abîme de différences séparait nos existences. Journaliste, je faisais partie de la meute de ses poursuivants. La catégorie des reporters, vautours, paparazzis qui empoisonnaient sa vie et celle de sa mère depuis son enfance. Je l'ai épié comme une bête curieuse. *Paris Match* a accompagné toute la saga des Kennedy. Nous couvrions dans nos articles l'avènement de la troisième génération. John en était le pilier. De loin, je l'ai admiré, idéalisé, idolâtré parfois, ce prince de l'Amérique.

Puis, un jour, je l'ai rencontré pour de bon. Grâce au financement du groupe Hachette-Filipacchi, John avait lancé à New York *George*, son magazine politique. Au 1633 Broadway, quartier général d'Hachette, trois étages séparaient alors la rédaction de *George* du bureau de *Paris Match*.

C'est là que Jean-Louis Ginibre, le directeur éditorial du groupe, nous a présentés. Et comme tous ceux qui l'ont approché de près, j'ai été aussitôt happé dans le tourbillon vertigineux de sa vie et de sa célébrité. J'ai découvert l'homme et appris à le connaître. Nous avions à cœur de le voir réussir dans son nouveau métier de directeur de journal. Il devenait l'un des nôtres. On m'a parfois envoyé en éclaireur pour lui enseigner certaines « bonnes manières » journalistiques. On voulait que je partage avec le nouveau rédacteur en chef de *George* mon expérience de reporter de terrain. Il s'agissait d'essayer de corrompre la blanche colombe à notre art coupable, qui se situe quelque part entre séduction et trahison.

La première rencontre pouvait être dérangeante. J'ai mis un mois à oublier son physique, à moins le dévisager, à me détendre, à ne pas essayer de briller ou de l'impressionner. Sa présence était intimidante, son charisme aussi. Il y avait chez lui quelque chose de magique. De sacré. C'était le visage de l'histoire qu'on avait soudain en face de soi. Jackie plus JFK réunis en un même personnage !

Assez rapidement, sans trop m'en rendre compte, j'ai oublié d'être journaliste. Comme ses amis, fort d'une certaine proximité avec lui, j'ai voulu d'emblée le séduire et le protéger.

Pour la première fois, je touchais du bout des doigts la légende des Kennedy. Cela n'était plus un récit dans *Match* ni ce livre illustré sur la saga familiale que m'avait offert mon père quand j'étais adolescent. Je regardais déjà en direction de l'Amérique. Rencontrer John, c'était l'exaltante impression de faire un peu partie de l'histoire, de s'octroyer une part du mythe. J'étais passé de l'autre côté. Je ne voulais plus être de ceux qui l'exploitaient ou vivaient de son image. Puis, comme dans tous les mythes américains, il y eut l'envers du décor. L'envers de la célébrité et du rêve que nous vendons

à nos lecteurs avides de confidences. Nous avions tendance à le sublimer.

John m'appelait *buddy* (« mon pote » en langage américain de camaraderie universitaire) avec cette touche d'affection qui vous faisait vous sentir proche de lui. Carolyn, me rendant complice d'une confidence, m'a parfois donné du *sweetie*. Je n'entrais pas pour autant dans le cercle de leurs intimes. Depuis les années collège, la garde rapprochée de John s'était constituée par couches successives. Ils se nommaient Christina Haag, William Noonan, Robert Littell, John Perry Barlow, RoseMarie Terenzio, Rich Blow, Christiane Amanpour, Matt Berman ou Carole Radziwill...

Ex-petites amies, copains d'enfance, camarades de promo, assistantes, collègues du magazine. Ajoutez-y un ou deux cousins, et quelques rencontres insolites glanées au fil de la vie. Membres d'une même confrérie secrète, ils formaient autour de lui une tribu unie par un solide pacte de fer dans laquelle il était vain d'espérer pénétrer. Leur objectif : protéger John contre lui-même ou contre les assauts du monde extérieur. Ils voulaient lui faciliter l'existence, lui éviter les embûches. Ils auraient préféré être bannis plutôt que de le trahir en fuitant des informations à la presse. Certains avaient même signé un accord de confidentialité pour avoir le privilège de travailler avec lui. Il existait des épisodes de sa vie qu'il n'avait confiés qu'à eux. En accédant à John, les proches devenaient liés par un serment tacite, une omerta : ne jamais parler de John en public. Ne jamais dévoiler ni son caractère, ni ses frustrations, ni ses fragilités, ni son insécurité.

Je croyais le connaître un peu. En fait, je ne savais rien de lui. Parce que ses intimes n'avaient jamais répété ce qu'il leur avait dit de plus important.

John, le dernier des Kennedy

De brillants biographes tels que Christopher Andersen ont retracé le destin brisé de John Kennedy Jr au travers de récits détaillés. Mais les tranches de vie les plus émouvantes proviennent des intimes. Après une longue période de deuil de dix ans, chacun d'eux, à de rares exceptions près (comme son ex-fiancée, l'actrice Daryl Hannah), a écrit ses mémoires de John. Certains de ces ouvrages ressemblent à des thérapies. Ils comblent l'absence.

Leurs récits relatent des expériences personnelles très variées, mais tous convergent. John était bien différent de l'image du dilettante sexy qu'on a parfois retenue. Il avait d'abord une passion vibrante d'exister. Conscient des attentes de chacun, il voulait d'abord être lui.

En parcourant tous ces témoignages, j'ai compris à quel point sa vie était complexe et compartimentée.

Réunis récemment dans le documentaire télévisé *I am JFK Jr*, sorti dix-sept ans après sa mort, les amis de John demeurent les gardiens de sa mémoire, des sortes de *public relations* posthumes, des *spin doctors* de l'au-delà, comme Theodore Sorensen, cinquante ans auparavant, l'avait été pour JFK. À entendre leurs témoignages, John n'avait aucun défaut. Il était parfait. Chez eux, le vide reste béant et l'émotion intacte. Sa vie a laissé une trace indélébile.

Suis-je différent ? Je crois que je ne me suis jamais vraiment remis de sa disparition. Comme ses proches, j'ai idéalisé ces quelques années d'un âge d'or new-yorkais révolu dont John était un héros incontournable. Vingt ans après, son souvenir me hante. Je continue de penser à lui. La couverture grand format de notre numéro hommage est encore dans mon bureau à *Paris Match*. Il me fixe. Comme le Président, il est mort jeune et beau. Il ne vieillit pas.

La romancière italienne Elsa Morante disait qu'il y a trois grands personnages fondamentaux : Hamlet qui doute de

La promesse de John

tout, don Quichotte qui se bat pour ses rêves et Achille, l'homme tellurique, qui vit ses propres passions. John, héros tragique par excellence, réunissait les trois caractères en un même personnage complexe avant de finir sa vie comme Icare. Il s'est élevé, brûlé les ailes puis il est brusquement tombé du ciel. J'ai beau fouiller dans mes trente années de journalisme, je ne lui vois pas d'équivalent. John Kennedy Jr est une créature unique, un destin à part. À l'heure de la célébrité, aucune *rock star*, aucun acteur même le plus vénéré de tous, n'a fait l'expérience d'une journée ordinaire de la vie de John. Car, contrairement à eux, il ne pouvait pas s'arrêter d'être John. Il savait qu'il n'était pas célèbre pour ce qu'il avait accompli, qu'il l'était du seul fait de son existence. Où qu'il soit, sa présence déclenchait au mieux un frisson, au pire une émeute. Qu'il descende de sa bicyclette, son béret sur la tête, ou d'une limousine en smoking, c'était les mêmes cris d'admiration. Chacun voulait son bout de John. Une photo, une parole, un sourire. Même les accusés qui défilaient dans le bureau du procureur de Manhattan quand il était stagiaire étaient prêts à avouer un larcin en échange d'un autographe. On voulait qu'il possédât tous les courages, qu'il soit pur, juste, brave. On exigeait tout de lui. Il faisait partie de la famille américaine. Il lui était interdit de leur tourner le dos. Comment devenir soi quand on appartient déjà à tout le monde ?

Ce livre n'est ni une biographie ni le roman de John Kennedy Jr. Je ne me suis pas emparé de sa personnalité pour construire une fiction. Je ne sais pas faire de fiction avec mes souvenirs. C'est le portrait personnel d'un homme que j'ai connu, d'une époque que j'ai vécue, dans une ville vibrante où je m'étais réfugié. New York en 1987, la ville la plus excitante du monde.

John, le dernier des Kennedy

John s'y était installé car c'était l'endroit où on ne le considérait pas comme un prince mais comme un citoyen normal. Il était bon et simple. Il attirait la sympathie. Manhattan à la fin des années 1980, dans sa version *Bright Lights, Big City*, de Jay McInerney, était l'île de tous les excès. Elle glamourisait alors l'argent que lui injectaient les traders de Wall Street et leurs bonus mirobolants. On y vénérât l'aveuglante beauté des top models, Cindy, Christie, Naomi et Elle Macpherson. La folie des grandeurs avait envahi la mode, les médias et même la politique. Être *bling bling* était alors un compliment. À cette époque, Donald Trump n'était ni un démon ni un épouvantail, juste un promoteur un peu fantasque avec qui tout le monde était ami. Son rêve était d'ériger sur Manhattan une tour de six cent cinquante mètres de haut, la plus élevée de la planète. Même John lui demandait conseil, parfois. Puis, dans la frénésie des années Clinton, les années 1990, à New York et Washington, la pop culture a envahi la politique et les médias. Prenant de court les élites et l'establishment, les nouveaux codes sociaux sont nés de la rue, de la publicité et du divertissement. La célébrité est devenue un pouvoir. Et John a créé *George*.

J'ai replongé dans mes carnets à spirale de reporter, remplis de notes griffonnées à la va-vite. Je suis retourné sur les lieux où nous allions. J'ai dressé la liste de nos rencontres, de nos croisements inopinés. J'ai cherché les traces de John dans ma mémoire.

Avant tout, j'ai voulu décrire les faits, la réalité d'un homme qui dépassent par bien des aspects les récits romanesques. Je ne voulais pas tomber dans la psychanalyse de comptoir. J'ai parfois craint de me tromper dans les interprétations hâtives de certaines situations. J'ai écarté les témoignages qui relayaient les rumeurs ou les supputations douteuses.

L'histoire de John Kennedy Jr est celle d'un homme pris dans l'élan effréné d'une vie qu'il n'a pas choisie mais dont il

La promesse de John

a appris à contrôler le cours. Fataliste comme son père, John voulait vivre l'instant intensément, avant que je ne sais quel destin le rattrape.

À le regarder vivre, on finissait par oublier qu'il portait sur ses épaules les malheurs de la première génération de sa famille, les frasques de la deuxième et les errements et renoncements de la troisième. Sous son masque d'icône, j'ai senti la tragédie d'un être qui voulait se défaire du passé et ne pas se laisser intimider par un avenir qui semblait déjà tout écrit. Oublier un instant l'enfant devant le cercueil du Président pour devenir à son tour un mari, un père.

Dans ces pages, j'ai voulu aborder certaines questions que je n'ai pas eu l'audace de poser à John. Quels souvenirs gardait-il de sa petite enfance à la Maison Blanche ? Comment se faire un prénom quand même celui-ci est d'emprunt ? Comment vivre avec Dallas et l'ombre de son père quand, à tout moment, on peut allumer la télé et prendre en pleine face les images du film Super 8 de l'assassinat prises par Abraham Zapruder ? Plus d'une fois, j'ai hésité à lui demander s'il se remémorait les épisodes de cette saga Kennedy que nous connaissions par cœur, sans les avoir vécus.

Quand j'ai visionné l'excellent documentaire *Il n'y a pas de Kennedy heureux* de Patrick Jeudy, il m'est apparu que j'aurais à me méfier des généralités trompeuses. Je me garderais bien de faire ce raccourci car plus d'une fois, John a semblé goûter au bonheur. Avec Jackie, sa mère, source de réconfort et d'équilibre, l'être le plus important de sa vie. Avec Caroline sa sœur, sa fidèle complice. Et avec Carolyn, son épouse adorée, et ses amis. Peut-être ne s'agissait-il toutefois que d'un bonheur fugace bien qu'intense, le bonheur tel que le voyait André Malraux. Le bonheur fugitif.

John, le dernier des Kennedy

John n'était pas un héros mais il portait l'Amérique en lui, et il n'avait pas le droit de fléchir. John n'était pas un prince charmant mais une belle âme généreuse, attentive aux autres. JFK avait pour ambition de conquérir la lune et les étoiles. Il était hors de question pour John de décevoir sa mère ou de ne pas se montrer à la hauteur du souvenir de son père. Mais quel chemin prendre pour cela ? Il se devait aux yeux du monde d'accomplir un grand destin. À l'un de ses amis, il confiait un soir, après avoir lu tant de biographies éblouissantes : « Et si, au lieu d'être un grand homme, je choisissais d'être un mec bien ? » C'était sa promesse. Son défi.

Un prince est né

Washington. Juillet 1998. Le scandale gronde. La Maison Blanche tremble. La charmante petite robe bleue de Monica souillée par l'ADN présidentiel est devenue pièce à conviction. Le procureur Starr veut faire chuter le Président. Une procédure d'*impeachment* pour parjure est lancée. Dans l'aile ouest, c'est dans cette atmosphère morose que Paul Begala entend retentir la sonnerie de son fax. Le numéro est confidentiel. Très peu de contacts y ont accès. Intrigué, le conseiller se penche sur l'appareil et voit défiler une page blanche sans en-tête portant quelques lignes d'une belle écriture soignée : « Cher Monsieur le Président. J'ai été sous ce bureau. Il y avait à peine de la place pour un gamin de 3 ans, encore moins pour une stagiaire de 21 ans. Santé. J.K. »

Begala a aussitôt reconnu les deux initiales tracées d'un délié parfait. Il s'est empressé de porter le message à Clinton. Le Président a éclaté de rire. Un rayon de soleil dans la tourmente. C'était du John tout craché. Il avait dû prendre un réel plaisir à écrire ces mots. Alors que Bill Clinton sombrait sous la honte, lâché par toute la classe politique, John lui envoyait avec une pointe d'humour désinvolte ce message amical. Une petite pensée pour un homme en détresse qui comme son père s'était égaré dans des frasques indignes de sa fonction.

Dès le premier jour passé dans le Bureau ovale, Clinton avait fait réinstaller le *Resolute Desk*, le bureau mythique

John, le dernier des Kennedy

de JFK, en chêne clair recouvert de cuir tendu, cadeau de la reine Victoria à l'Amérique en 1880. John y cachait ses friandises quand il avait 3 ans. C'était le lien affectif qui unissait l'ancien collégien de l'Arkansas à son héros mythique. Les deux hommes s'étaient serré la main dans la roseraie lors d'une cérémonie protocolaire en 1962. Au même instant, un petit garçon gambadait dans les jardins. La photo de la rencontre avec JFK, jaillie des archives, fut une aubaine pour les communicants du gouverneur. Bill Clinton pouvait s'inscrire dans la lignée de Kennedy.

Subtil et ironique, le fax de John était un *tweet* avant l'heure. Aujourd'hui, ses millions de *followers* l'auraient savouré, *retweeté*, partagé, *liké*.

Derrière son clin d'œil, John rappelait à l'occupant du Bureau ovale que cette maison était la sienne, son premier toit, son berceau. Il y avait grandi. Le prince de l'Amérique était chez lui dans son château. Ses souvenirs étaient certes vagues et lointains mais la grande demeure occupait toujours une place essentielle dans son cœur. Suffisamment pour le faire réagir quand la présidence était tournée en dérision.

La nuit où John est né, son père était dans les airs, à trois mille mètres d'altitude. L'avion qui le ramenait de Floride filait à cinq cents kilomètres à l'heure sous les nuages en direction de Washington. Le jeune président n'aurait jamais dû quitter sa femme prête à accoucher. Élu de justesse dix-sept jours auparavant, JFK avait souhaité s'éloigner de la capitale avec ses proches conseillers pour se concentrer sur une tâche à laquelle il ne s'était pas préparé : la formation d'un nouveau gouvernement.

Ce 25 novembre, vers minuit, à peine avait-il posé le pied sur l'aéroport de Palm Beach qu'il apprenait que Jackie venait d'être admise d'urgence à l'hôpital pour y subir une césarienne. La troisième depuis leur mariage. Pour chacun de ses enfants, Jackie a risqué sa vie.

Un prince est né

Le *Caroline*, l'avion privé des Kennedy, n'était pas assez rapide pour regagner Washington à temps. Le Président et sa suite ont donc réquisitionné le DC 6 des journalistes. Assis dans le poste de pilotage, des écouteurs sur les oreilles, John Kennedy fébrile n'a été rassuré qu'à 1 h 16 du matin quand un message radio grésillant en provenance de l'état-major des armées lui a annoncé la naissance d'un petit garçon au joli petit toupet brun. Son visage s'est illuminé. Officiellement, la maman et le bébé se portaient bien. Heureux, et dans la tradition des pères américains à la naissance d'un garçon, JFK a allumé un havane et en a aspiré une longue bouffée. Autour de lui, sa joviale *Irish Mafia*, les O'Donnell, O'Brien et Donahue, exultait. Le débonnaire Pierre Salinger a annoncé dans les haut-parleurs de l'avion la naissance d'un *Baby Kennedy* de deux kilos huit cents. Et les reporters eux aussi ont célébré l'événement.

Au milieu de l'été 1956, tandis que Jackie donnait naissance à Arabella, une petite fille mort-née, Jack se trouvait en villégiature avec des amis du côté du Cap d'Antibes... L'ambiance est torride, assez mixte, et franchement libérée. Malgré le drame enduré par son épouse, le sénateur n'est pas pressé de rentrer. Lucide, son copain George Smathers trouve les mots pour le faire réagir : « Si tu veux être un jour candidat à la présidence, tu as intérêt à retourner très vite au chevet de ta femme », lui conseille-t-il.

Quatre ans plus tard, miné par le remords d'avoir abandonné Jackie une nouvelle fois à son sort, Jack accourt la rejoindre à la maternité. Sur la photo de l'agence de presse UPI, l'horloge de l'hôpital indique 4 heures du matin. Le président affiche un sourire de vainqueur. Il embrasse Jackie. Elle est si heureuse de lui avoir donné ce qu'il attendait tant : un fils. Penché sur la couveuse dans laquelle a été placé le nouveau-né, JFK déclare : « C'est le plus beau garçon que j'ai

jamais vu », avant d'ajouter en plaisantant : « Je l'appellerai Abraham Lincoln ! »

Il imagine déjà le destin national de son héritier. Dès les premières heures, de grandes attentes pèsent sur le nourrisson de presque trois kilos. Le lendemain matin, il révèle à sa fille Caroline son cadeau d'anniversaire : un petit frère. Sept jours plus tard, dans la chapelle de l'hôpital, la nouvelle famille présidentielle est au complet. Jackie, épuisée, est arrivée en fauteuil roulant. Elle aimerait s'enfuir en courant. Depuis la naissance, elle ne cesse de pleurer. Le *president-elect* est heureux de présenter aux photographes le jeune garçon tout juste baptisé qui fait sa fierté. Tradition familiale oblige, le premier garçon de cette nouvelle génération porte le nom de son père.

Le « first son », le « premier fils » comme on dit « première dame » en anglais, porte aussi la même robe de baptême que son père quarante-trois ans avant lui. Dès le premier jour, John n'est pas seulement le fruit de l'union de Jack et de Jackie, il est l'enfant de l'Amérique. La nation a adopté instantanément ce petit prince qui suscite curiosité et bonheur. Elle entend pouvoir l'observer à sa guise. Le *Times* de Londres résume ainsi l'effet produit par la naissance de John : « La presse est si enthousiaste que l'on croirait assister à une naissance royale qui aurait sauvé la dynastie. » Un Kennedy, mieux qu'un Windsor. Le vieux Joe a adoré. D'emblée, pour le patriarche de la famille qu'on appelle encore par respect l'« Ambassadeur », John sera le petit-fils « élu », le fils du Président, l'aîné de son aîné survivant.

Les fleurs et les cartes de vœux ont afflué du monde entier. Frank Sinatra et la reine Elizabeth envoient aux jeunes parents leur message de félicitations.

Les cadeaux, layettes, chaussons, hochets, couvertures de toutes les couleurs parvenus en masse à la maternité

du Georgetown University Hospital sont répartis dans les autres hôpitaux de la ville.

Pour le Président élu, les soixante-dix-neuf jours de transition entre l'élection et l'investiture sont le début d'une aventure excitante. JFK se sent bien. Il incarne le renouveau, l'espoir, une nouvelle frontière. Il a déjà en tête de décrocher la lune. Côté politique, il est conscient de la très maigre victoire qu'il a obtenue sur Nixon. Confrontés à la menace soviétique, les Américains lui ont tout juste fait confiance.

John Kennedy avance prudemment. Dans les premières heures après l'élection, et au risque de faire grincer bien des dents chez les démocrates, il lui a fallu reconduire dans leurs fonctions ses deux principaux ennemis : John Edgar Hoover conserve la tête du FBI, et le sombre Allen Dulles, celle de la CIA. Dans le cas de Hoover, c'est une façon d'acheter son silence. Deux membres du parti républicain occuperont aussi les ministères du Trésor et de la Défense. Et quand on lui a demandé comment, sous le feu des critiques, il comptait annoncer au monde et à la presse qu'il nommait son fougueux frère au poste stratégique d'*Attorney General* (ministre de la Justice), il s'est contenté de répondre, mi-drolatique, mi-inquiet : « J'ouvrirai discrètement la porte de ma maison à 2 heures du matin, je regarderai à gauche et à droite dans la rue pour m'assurer qu'il n'y a personne et je murmurerai : c'est Bobby. »

Le vieux Joe avait exercé un fort lobbying paternel auprès du nouveau président pour qu'il nomme son frère à ses côtés. Le fondateur de la maison Kennedy souhaite que Bobby conseille son frère dans les moments de crise mais surtout qu'il le protège contre le paranoïaque Hoover, patron tant redouté du FBI, qui a accumulé toutes sortes de dossiers embarrassants contre Jack.

Côté santé, JFK s'apprête à assumer le pouvoir suprême au mieux de sa forme. Curieusement, la cavalcade électorale, les parcours en voiture, les contacts quotidiens avec les électeurs ont renforcé sa musculature. Il nage, rejoue au golf. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. À La Guerdida, la maison des Kennedy à Palm Beach, dans la douceur de l'air tropical au bord de la piscine face à la mer, entouré de palmiers et d'hommes en armes portant costumes sombres et Ray-Ban noires sur le nez, il apparaît décontracté. Tandis qu'il cogite avec ses conseillers sur la composition de son prochain cabinet, Kennedy demande à O'Donnell d'éloigner les gardes du corps, de leur faire retirer la cravate et d'afficher une attitude moins crispée : « Rassure-toi, personne ne va me tirer dessus ici, dit-il. Dis-leur de s'asseoir et de se détendre. »

Face à l'imminence du pouvoir, il s'est promis de faire le ménage dans sa vie personnelle. Après Caroline, la naissance de son deuxième enfant avive soudain son instinct paternel. Il a une vraie famille à sa charge. Dorénavant, il fera plus attention.

« Je vais garder la Maison Blanche blanche ! » assure-t-il à qui veut l'entendre.

Pour Jackie, au contraire, la victoire est la fin d'une douloureuse épreuve. Utilisée comme faire-valoir par le clan Kennedy pendant toute la campagne, Jackie a joué le jeu sans jamais être à l'aise. Elle s'est épuisée physiquement et nerveusement à suivre son mari. Elle a passé ses dernières semaines de grossesse juchée à l'arrière d'une décapotable, souffrant à chaque soubresaut du véhicule, affrontant des foules d'électeurs hystériques désireux d'approcher la séduisante femme du candidat.

Jackie était l'atout charme contre Nixon. Vaillant soldat, elle a fait bonne figure dans le canyon des héros sur Broad-

way quand la liesse enthousiaste a failli la faire tomber de la voiture. Elle était belle et charmeuse quand il le fallait. Elle a attendu la naissance de John pour craquer. À présent, elle n'a plus la force de quitter son lit.

À 31 ans, Jackie, *First Lady* et maman star, a perdu tout espoir d'une vie privée. À la maternité, un photographe, surgi d'un placard, a eu le temps de prendre six photos au flash de la jeune mère dans un fauteuil roulant avant d'être maîtrisé par les agents du Secret Service qui lui ont arraché la pellicule. Pour ne pas l'affoler, on ne lui dira pas qu'un individu suspect d'une vingtaine d'années a été interpellé sous ses fenêtres avec cinq bâtons de dynamite. Le futur président a préféré garder cette menace sous silence.

Jackie a ses fans. Le *Jacqueline Kennedy look* s'installe et orne les vitrines de la Cinquième Avenue. Les Américaines commencent à se teindre les cheveux en brun. Les robes de Jackie font fureur. Elle a déjà ses détracteurs, aussi. Ceux-ci critiquent la coiffure trop parfaite de cette brune mélancolique, secrète, qui éclipse soudain la blondeur de Grace Kelly et Marilyn Monroe. Sa pointe d'accent *frenchy* un peu snob les indispose. Pourquoi ne met-elle pas plus les mains dans la farine ? Pourquoi fait-elle la moue quand elle approche les électeurs du Wisconsin ?

Ils interprètent son baby blues des dernières semaines et son refus de vivre sous les projecteurs comme les états d'âme d'une jeune aristocrate capricieuse, trop gâtée. Norman Mailer la décrit comme ayant « les nerfs à fleur de peau ». Truman Capote, toujours léger et cruel, est encore plus sévère : « Quelque chose ne tourne pas rond chez elle. »

On sait aujourd'hui que la réalité était plus sombre. La presse ignore la gravité de la situation. Comme lors de sa précédente fausse-couche, après la convention démocrate

John, le dernier des Kennedy

de 1956, Jackie a frôlé la mort. Son bébé aussi. John, prématuré, n'a pas pleuré à la naissance. Quand le chef anesthésiste l'a saisi par les hanches et lui a tapoté le dos dans l'espoir de l'animer, l'enfant ne respirait pas. Il a fallu qu'une sage-femme lui insère un tube dans la trachée et lui insuffle de l'air pour qu'il donne enfin signe de vie. Cette fragilité infantile lui vaudra une semaine en couveuse. En convalescence à Palm Beach où elle reste alitée deux semaines, Jackie a constaté que l'état du nourrisson empirait. Il perdait du poids, pleurait toute la journée et, plus inquiétant, respirait difficilement. Elle a été prise de panique à l'idée de voir mourir un deuxième bébé. En réalité, John souffrait d'une inflammation de la membrane hyaline du poumon. Fréquente chez les enfants prématurés et encore plus courante chez ceux nés par césarienne, l'origine de la maladie est mal connue. On sait seulement que l'enfant aspire bien de l'oxygène mais qu'il a du mal à l'expirer complètement.

Heureusement, un brillant pédiatre de Palm Beach parvient à sauver l'enfant. Comme le résume le biographe Christopher Andersen : « John avait à peine trois semaines et il avait déjà frôlé la mort à deux reprises. Et ce n'était pas fini. »

Le matin du 11 décembre 1960, alors que l'enfant semble aller mieux, un désaxé est posté devant la propriété des Kennedy sur North Ocean Boulevard.

À la jumelle, il observe les allées et venues. Il guette le Président dont le cortège part pour la messe. Richard P. Pavlick, apprenti kamikaze, a placé sept bâtons de dynamite dans sa voiture. Son plan est de percuter à vive allure la limousine présidentielle et provoquer une grosse explosion. À l'instant où il s'apprête à passer à l'acte, Jackie et Caroline apparaissent dans son champ de vision. Elles disent au revoir au petit John emmitouflé dans les bras d'une infirmière. Le

tueur se ravise. Arrêté quelques jours plus tard pour conduite en état d'ivresse, il a avoué à la police qu'il « ne voulait pas faire de mal à madame Kennedy ni à ses enfants ». Il s'était juré d'« avoir JFK » à l'église ou ailleurs. On a signalé le projet d'attentat suicide au Président.

Fataliste, il a à peine sourcillé. Mais quand Jackie a eu vent de la tentative d'assassinat, elle a déclaré, horrifiée : « Nous ne sommes que des cibles dans un stand de tir attendant qu'on nous tire dessus. »

Sous le soleil de Floride, le bébé sourit enfin. Sa santé demeure fragile, mais l'alerte est passée.

La présidence Kennedy débute dans la lumière des grands commencements. Le Président a le visage doré. À Washington, on dit de Jack qu'il a l'air d'un type qui a passé sa journée à la plage. Il n'y a pas de stress. Juste de l'excitation gonflée par un discours inaugural aux accents churchilliens. Encouragés par Bobby, les fonctionnaires et staffeurs de la nouvelle administration veulent terrasser tous les méchants dragons et se battre pour une juste cause : la lutte contre la corruption, le crime organisé, la défense des droits civiques. Il faut aussi remporter la bataille spatiale avec les Russes. Ils seront les pionniers de la *New Frontier*. Mais, avant cela, le couple présidentiel découvre sa nouvelle résidence.

Les Kennedy remarquent de curieux petits trous dans le parquet de la Maison Blanche. Des termites ? Non. C'était Eisenhower qui gardait aux pieds ses chaussures de golf cloutées. Pour Jack, ragaillardi par le pouvoir, tout est prétexte à amusement. Lors de leur premier entretien, Ike ne lui a pas simplement transmis les codes nucléaires, il lui a révélé tous les jouets de la présidence. « Je vais vous montrer la rapidité avec laquelle les hélicoptères arrivent et vous emportent », explique fièrement le vieux général en appuyant sur un bouton.

John, le dernier des Kennedy

Cinq minutes plus tard, deux hélicoptères se posent sur la pelouse sud devant le Bureau ovale et l'embarquent avec Jackie.

En quelques semaines, Jackie a transformé les appartements froids et impersonnels de Mamie Eisenhower en un nid familial douillet et *cosy*.

À la Maison Blanche, JFK est l'astre solaire autour duquel gravite une myriade de planètes : Jackie, les conseillers, les amis du couple, les copains de Harvard, les anciens du Pacifique, les maîtresses... Sur ce dernier point, les bonnes résolutions du début d'année se sont vite envolées. Tous vivent dans la contemplation du maître. Ce Roi-Soleil veut pouvoir disposer d'eux à tout moment, au doigt et à l'œil. Il n'a pas voulu de *Chief of staff* (directeur de cabinet). Les visiteurs accèdent à lui par deux portes. À droite, celle de son assistante Evelyn Lincoln. À gauche, son fidèle conseiller Ken O'Donnell. Il veut être en prise directe sur son entourage. Certains sont là pour l'informer, d'autres pour le distraire. Le Président se lasse vite et personne ne peut espérer plus de quelques minutes avec lui. Quelques heures pour les plus chanceux. Il déteste la solitude. Dès le mardi, il compose la liste de ses invités de la fin de semaine. Il lui faut toujours de la compagnie pour le garder enjoué. Jackie craint que son mari s'ennuie. Kennedy continue de vivre une existence strictement compartimentée, assez à l'aise avec les secrets et les mensonges. Il préserve farouchement ses week-ends à Hyannis Port pour faire du bateau, et dans la maison louée de Glen Ora en Virginie pour se reposer plutôt qu'à Camp David. Ce qui désespère l'état-major de la marine mais permet à Jackie de monter à cheval.

Comme dans sa jeunesse, le Président trouve refuge et tranquillité dans la compagnie d'un petit groupe d'amis très

proches. Les Bradlee, les Bartlett... JFK est allé jusqu'à attribuer une chambre à l'année à la Maison Blanche pour Lem Billings, son compère de vingt ans et colocataire pendant leur année de préparation à l'université. Ce grand gaillard blond baraqué d'un mètre quatre-vingt-dix, que certains prennent pour un agent des services secrets, est de toutes les fêtes de famille. Il a souvent accompagné les filles Kennedy au bal. Le vieux Joe l'appelle « mon autre fils ». Lem Billings est totalement étranger à la politique. Il a refusé un poste dans la nouvelle administration car il préférerait rester l'ami du Président. D'ailleurs, il a un accès direct à lui à tout moment, sans aucun badge officiel ni laissez-passer. JFK apprécie la compagnie et la loyauté de cet ami un peu envahissant au goût de Jackie, mais si précieux les fins de semaine pour faire rire le Président. Les enfants aussi sont omniprésents. D'un claquement de doigts, à l'heure de la récréation ou entre deux rendez-vous dans le Bureau ovale, John et Caroline accourent vers lui. Le Président joue quelques instants avec eux, puis, d'un revers de la main, il les renvoie aussi vite qu'ils sont venus dans les bras de leurs nurses.

Au début, Jack et Jackie ont cru à la liberté. Ils s'amusaient à sortir de la Maison Blanche par la porte dérobée des gardes. Avec un frisson de clandestinité, ils s'aventuraient dans le quartier avec leurs amis. Incognito, un soir, ils sont allés au cinéma voir *Spartacus*. Sur le chemin du retour, tandis qu'ils traversent à pied le Lafayette Park, le regard d'un agent du Secret Service est soudain attiré par la silhouette suspecte d'un homme dans la pénombre. Le garde du corps s'approche, lui braque sa lampe torche au visage. C'est un promeneur inoffensif. « Qu'aurais-tu fait si cet homme avait sorti un flingue ? demande Kennedy à Lem Billings qui l'accompagne. Qu'aurais-tu fait pour sauver ton vieux pote ? »

Bizarrement, ce soir-là, les deux frères d'armes du Pacifique ont évoqué le spectre de l'assassinat. Depuis McKinley, aucun président n'avait été visé. Mais JFK vit dans le danger permanent. Sa survie l'obsède. On dirait parfois qu'il attend, résigné, un rendez-vous avec la mort. Et il conclut avec sa désarmante attitude fataliste habituelle : « Tu sais, ce n'est pas à moi de m'inquiéter pour ma vie. C'est la mission du Secret Service. Si je commence à m'en faire, je ne serai pas en mesure d'accomplir ma tâche. J'ai décidé de ne pas y penser. »

Jackie, elle, y pense constamment. À première vue, les téléobjectifs des photographes sont sa bête noire. Chaque jour leur présence invasive lui pèse. Mais son vrai souci est ailleurs. Elle craint pour la sécurité de ses enfants. Elle connaît les menaces proférées dans les lettres anonymes. Dès le premier jour, ils en ont reçu. Elle les sent en danger, si exposés qu'ils sont à tous les maniaques, les détraqués. L'Amérique a trouvé en eux sa famille de rêve. Qu'importe si ce rêve est largement une illusion, les enfants Kennedy sont au cœur d'un mythe grandissant. Leurs parents sont un exemple à suivre. Ensemble, ils incarnent la promesse d'une « Amérique magique » aux perspectives illimitées. Caroline et John reçoivent autant de courrier que la *First Lady*. On songe à embaucher une assistante pour répondre à ces Américains fervents qui se passionnent pour les bambins. Voyant arriver des camions entiers de cadeaux venus des quatre coins de la planète, Jackie est parfois obligée de les redistribuer ou de les renvoyer. Le petit John n'a pas un an mais il peut-être fier de lui. Par sa seule présence, il a déjà fait beaucoup pour son pays. C'est grâce à lui et son sourire que ses parents ont scellé le pacte qui va faire de la présidence Kennedy une véritable légende.

Devant une amie, la première dame s'inquiète : « Le monde entier déverse une terrible adoration aux pieds de mes enfants et j'ai peur pour eux. Comment vais-je pouvoir les élever normalement ? »

Dès sa naissance, on a fait du petit garçon un être à part. Pour le premier anniversaire de John, la Maison Blanche n'a fourni qu'une pauvre image en noir et blanc. Les journaux s'estiment lésés. L'agence UPI aurait voulu faire elle-même les photos du *Baby Kennedy*. Elle proteste auprès de Pierre Salinger, réclame d'autres clichés. « En couleur, par pitié ! » Les médias sont accro au moindre détail. Un rédacteur en chef du *Chicago Tribune* explique très sérieusement à son correspondant à Washington : « Oublie le Laos. Qu'est-ce que Caroline et John-John ont fait aujourd'hui ? »

Dans le cas de John, la curiosité tourne à l'obsession. Le public ne se lasse pas des récits mettant en scène le petit prince élevé dans la grande maison de Lincoln. Il en redemande. Les reporters soucieux de répondre à cet appétit forcent le trait et font parfois fausse route. Ainsi, le prénom de l'enfant n'est pas « John-John ». Ni ses parents ni le personnel de la présidence ne l'ont jamais appelé ainsi. Jackie déteste ce sobriquet et fusille du regard toute personne qui l'emploie. Pour capter l'attention de son fils espiègle, déjà très remuant, amateur de parties de cache-cache dans les recoins de la Maison Blanche, il est arrivé plus d'une fois au Président de le héler avec insistance : « John ! John ! » Un reporter, témoin de la scène, entendant JFK déclamer à répétition « John-John », a pensé qu'il s'agissait d'un patronyme affectueux.

Le monde entier a vite adopté le surnom. Pas John. Il y est allergique depuis l'enfance et aura bien du mal à s'en débarrasser. JFK s'était fait appeler très tôt Jack pour échapper à

Johnny... À l'école, John Jr devra parfois user de ses poings pour se faire appeler John.

Au début, chaque matin, barbotant dans l'eau tiède au milieu de canards et de cochons roses en plastique flottants, JFK jouait avec son fils dans son bain. Depuis qu'il a grandi et qu'il sait marcher, le privilège de John est d'accompagner son père tous les jours jusqu'au Bureau ovale. Main dans la main, les deux John Fitzgerald Kennedy que quarante-trois ans séparent empruntent la colonnade jusqu'au siège du pouvoir. Le soir, à l'heure du coucher, ensemble ils font le chemin inverse. Le Président parle à son fils comme à un adulte. Heureusement, Caroline est là. John adore sa grande sœur qui le dorlote. Elle lui sert de traductrice pour dialoguer avec les adultes. La meilleure façon d'obtenir quelque chose de John, dit-on, est de faire en sorte que Caroline lui demande.

« Il voulait toujours avoir ses enfants autour de lui », m'a confié un jour le photographe Jacques Lowe, ami des Kennedy. « Jack était absolument fou de Caroline, il adorait sa fille, dira son ami Chuck Spalding, mais avec John, c'était fusionnel. Bien avant qu'il marche, Jack le jetait dans les airs, le rattrapait, le faisait virevolter. » Père et fils ne cessent de chahuter. La fessée que le Président semble administrer à son fils est prétexte à un éclat de rire. Il déteste le réprimander. Et tandis que Jackie tente de maîtriser l'enfant turbulent, Jack le laisse faire irruption dans ses réunions. Il ne peut rien lui refuser.

Il pense qu'il est parfait et le veut à ses côtés en permanence.

Quand John grandit, il devient trop lourd pour le dos brisé du Président. JFK ne peut plus porter son fils. Le moindre dépôt de gerbe lors d'une visite officielle le cloue au lit des jours entiers. Ce grand corps malade engoncé dans son corset et bourré d'antidouleurs risque les urgences à chaque faux mouvement. Allongé sur la moquette de la

chambre, il s'amuse tout de même avec John. La douleur du Président creuse alors son visage. Il grimace mais ne se plaint pas. Jouer avec John lui procure une immense joie. Habituellement si réservé et peu démonstratif, JFK a un rapport animal, charnel avec son fils qu'il patouille comme un ourson.

À l'instant où le petit garçon pénètre dans le Bureau ovale, tout s'arrête. Même les affaires du monde. Le Président se sert du petit clown pour amuser ses invités. John a trouvé la cachette idéale sous le *Resolute Desk*, le bureau présidentiel. Parfois, Bruce, le maître d'hôtel descendant d'esclaves, doit aller le déloger quand on annonce l'arrivée d'un dignitaire étranger. Le Président se cogne aussi la tête afin de le faire sortir de son antre. Une fois, John m'a dit qu'il y dissimulait les chewing-gums que son père lui passait sans que sa mère le sache. « Ma mère n'aimait pas que l'on mâchonne des chewing-gums, alors le soir, nous allions dans le Bureau ovale et il nous passait des bonbons sous son bureau. »

Un jour, tandis que Randolph Churchill, le fils de Winston, parlait très sérieusement avec JFK des élections anglaises, une petite tête surgie de sous le bureau a pointé son nez à travers le battant en bois. « Je suis un gros ours et j'ai très faim », s'est exclamé l'enfant. Bien décidé à ne pas le décevoir, le Président a répliqué aussitôt : « Et moi je suis un très gros ours et je vais ne faire qu'une bouchée de toi ! »

On ne parlait plus ni du Labour, ni des Tories, ni des Soviets. Churchill ne se souvenait pas d'avoir jamais eu un tel échange complice avec Winston, son père. Jack Kennedy s'est senti dans l'obligation de se justifier. « Vous pourriez penser que c'est un comportement étrange dans le bureau du président des États-Unis, mais en plus d'être président, il se trouve que je suis aussi papa. »

Dans ce *Downton Abbey* américain régi par tant de rites et de protocoles, Jackie ne veut pas faire de Caroline et John des enfants gâtés. Ils ne doivent pas perdre le contact avec la réalité. Elle refuse qu'ils vivent cloîtrés dans un château fort entouré d'un décor d'apparat. Les sorties dans les parcs de la ville ou au supermarché les rapprochent des autres petits Américains. Elle fuit la horde des *RFK's*, ses neveux, la nombreuse famille de Bobby. Selon elle, ces enfants-là vivent livrés à eux-mêmes comme une tribu désordonnée dans une coupable anarchie. Jackie est intraitable sur la politesse. Chaque invitation doit être suivie d'un mot de remerciement.

John ne sait pas encore écrire. Il gribouille un vague paraphe sur du papier à en-tête. « Ils ont appris à dire "non" seulement à l'âge de 2 ans », souligne Kate Andersen Browser-Harper, auteure d'une histoire de la Maison Blanche. Leur éducation est parfaite. Dès qu'ils croisent quelqu'un sur leur passage, c'est du « *How do you do ?* » par-ci et du « *How do you do ?* » par-là. Pas simplement aux amis de *Mummy* et *Daddy* mais aussi aux huissiers, maîtres d'hôtel, femmes de ménage, agents du Secret Service, jardiniers. Contrairement aux précédentes premières dames, Jackie interdit à ses enfants d'appeler le personnel de la Maison Blanche par leur prénom. Elle exige un respectueux « Mister » ou « Mrs ». Dans l'école maternelle installée par la jeune *First Lady* à la Maison Blanche, ce sont les mamans qui font la classe. On s'y rend en ascenseur. Les autres mères de famille sont étonnées par les instincts maternels de la première dame. À l'évidence, elle préfère l'insouciance du monde des enfants où elle peut courir, sauter ou monter à cheval aux assommantes réceptions officielles. Elles sont éblouies par son calme et cette

voix douce qui leur répète : « Je veux que Caroline et John deviennent plus tard des gens bien. »

Le couple présidentiel s'affronte parfois sur l'éducation des enfants. Letitia Baldrige, la secrétaire chargée du protocole, a eu tort de montrer au Président plusieurs lettres d'Américains critiquant la coupe de cheveux jugée trop longue de John. Les belles boucles de son petit prince sont précisément ce que Jackie adore. Le Président, cédant à la pression des électeurs, a demandé que l'on raccourcisse les cheveux de son fils.

Jackie, furieuse, n'a pas adressé la parole à la secrétaire pendant trois jours.

Mais c'est sur la question des images que le désaccord du couple est total. En tant que première dame, elle n'a jamais été photographiée deux fois dans la même tenue. Dans ces occasions où ils savent la sublimer, Jackie apprécie les photographes. Le reste du temps, elle les considère comme des parasites hostiles. Si l'un d'eux a le malheur de pointer son appareil en direction de ses enfants sans son autorisation, la plus cool, la plus chaleureuse et délicieuse des femmes se transforme alors en lionne, en furie. Au fil des jours, le respect de son intimité devient pour elle une obsession. JFK a vite compris le poids des images intimes sur l'opinion. Tandis qu'il se prépare pour une campagne présidentielle difficile en 1964, il sait que ses enfants peuvent être un atout pour conquérir le cœur de l'Amérique. L'instant où Jackie met le pied en dehors plus d'une journée, le Président passe en mode « communication ». Il appelle lui-même le photographe du magazine *Look*, Stanley Tetrick, et l'invite à la Maison Blanche afin de prendre quelques belles photos de John et Caroline en compagnie de leur père.

John, le dernier des Kennedy

« Quand Mrs Kennedy est là, c'est un peu dur, confie avec malice le Président à Tetrick, mais Mrs Kennedy est en voyage. C'est donc le moment idéal pour faire ces images. »

Tetrick s'exécute. Il mitraille. La séance durera près d'une semaine et produira l'image iconique de John jouant sous le bureau du Président. C'est dans ce minibunker entre les jambes de son père que l'enfant a élu domicile. C'est son terrain de jeu préféré : le dessous du bureau à caisson en bois sculpté, cadeau de la reine d'Angleterre au président Hayes. Jackie a découvert au grenier cet étonnant meuble qui ferme par une porte. Comme le photographe l'appelle par son prénom, l'enfant jaillit du dessous du bureau du Président. « Avec ça, commente Kennedy, vous ne pouvez pas manquer votre coup. »

Jackie Kennedy est une mère présente, attentionnée. Fille d'un couple divorcé, elle connaît l'importance de la cellule familiale. Elle a instauré des règles précises. « Je ne veux pas que mes enfants soient élevés par les *nurses* et le Secret Service », a averti Jackie.

À chaque départ, c'est pourtant ce qui se passe. Les parents sont souvent loin, en voyage. Leurs absences sont vécues comme un déchirement. John Jr déteste être séparé de son père. Il sanglote au pied de la passerelle quand le Président s'envole pour un voyage sur la côte Ouest et Hawaii.

C'est aux *nannies* et aux gardes du corps de s'improviser alors parents adoptifs. Ils entourent Caroline et John de leur affection et les maintiennent dans une bulle protectrice. En 1958, Jackie, s'engageant auprès de son mari, ne pouvait plus échapper aux banquets, levées de fonds et autres réceptions mondaines. Elle a engagé Maud Shaw, une nurse anglaise pour s'occuper de Caroline. À la Maison Blanche, elle lui a aménagé une minuscule alcôve entre les deux chambres des enfants. C'est à Robert W. Foster, un colosse au grand cœur de 30 ans originaire de Columbus dans l'Ohio, que l'on a

confié la protection rapprochée de John. Son sens de l'humour et sa repartie l'aident dans sa mission auprès du garçonnet. Il n'a qu'un défaut : il n'est pas du même bord que les Kennedy. « Comment un républicain de l'Ohio a-t-il pu se retrouver garde du corps de mon fils, un démocrate du Massachusetts ? » lui a lancé Joe Kennedy, le père du Président.

C'est la fierté des agents du Secret Service d'oublier leurs idées politiques pour se transformer en bouclier humain. Bob Foster escorte le petit garçon en toute occasion. Il pouffe de rire plusieurs fois par jour en écoutant l'enfant raconter ses histoires.

À la Maison Blanche, John est un enfant heureux, choyé, entouré de la tendresse féminine de sa mère, de sa sœur et de sa nurse. C'est aussi un trublion souvent insupportable qui ne tient pas en place. Dès qu'il a su marcher, on ne l'a pas vu immobile plus de deux minutes. Bob Foster a du mal à le tenir. Un jour, il échappe à la vigilance de son garde du corps et tombe d'une cabane en bois perchée dans un arbre. Il se casse une incisive. Le Secret Service relativise, prétextant qu'il ne s'agit que d'une dent de lait. Jackie est furibonde. « Où êtes-vous lorsque l'on a besoin de vous ? » s'écrie la première dame. L'enfant a la bouche enflée. Lors d'une réception à l'extérieur de la Maison Blanche, John a fait tomber son jouet du balcon Truman par accident. Le pistolet en plastique a frôlé le crâne du maréchal Tito avant d'atterrir aux pieds du président yougoslave, en visite officielle.

Le sujet est remuant, trépignant, épuisant, à tel point que le Secret Service l'a affublé d'un nom de code virevoltant : *Lark*, alouette. Cela lui va bien. Son père est *Lancer*, lancier. John, d'une curiosité insatiable, aime se poster à l'endroit où une haie sépare les appartements de la famille présidentielle des touristes qui traversent quotidiennement la Maison Blanche, ceux que Jackie désigne comme les « envahisseurs »,

John, le dernier des Kennedy

L'enfant observe avec malice la file d'attente. Parfois, des visiteurs, appareils photo en bandoulière, aperçoivent la petite tête châtain dépasser des thuyas et l'interpellent par son prénom. Contrairement à sa sœur qui tire la langue aux photographes, John Jr aime être photographié.

Quand les parents sont en voyage officiel, les animaux forment un complément affectif crucial. John a grandi au milieu d'une véritable ménagerie. Lors d'une interview, Robert Kennedy Jr m'a expliqué qu'à Hickory Hill chez Bob et Ethel, ses parents, les chevaux couraient en liberté dans le jardin. Le cousin de John développa très tôt une passion pour les rapaces. John, lui, adore les serpents, aperçus dans une ferme de reptiles près de Camp David. À la Maison Blanche, les Kennedy n'ont pas moins de neuf chiens, des hamsters, un chat et un lapin blanc nommé Zsa Zsa. Jackie a ramené d'Inde un bébé éléphant, deux tigres, un pur-sang à la robe noire lustrée. Il y a aussi Macaroni, le poney que monte Caroline sur la pelouse sud. La petite fille l'amène fréquemment à la porte du Bureau ovale. Jackie aurait voulu faire de son fils un cavalier émérite mais il est allergique au poil de cheval. Devenu adulte, John se souvenait d'une petite chienne nommée Pushinka, à laquelle il apprenait à glisser sur le petit toboggan construit dans le jardin d'enfants. C'était la fille de Laïka, héroïne du programme spatial soviétique, un cadeau de Khrouchtchev à Jackie, livrée un matin par deux costauds russes à l'air sévère. « Faire glisser le chien sur le toboggan est sûrement mon premier souvenir de la Maison Blanche », confiait John.

L'histoire d'un être est aussi celle de ses passions. Certaines s'affirment dès l'enfance et déterminent tout le restant de sa vie. À 13 mois, John accompagnait déjà son père sur le tarmac de l'aéroport de Palm Beach. À 3 ans, il trépi-

gne d'impatience sur la pelouse sud en attendant l'hélicoptère présidentiel. Quand il tarde à arriver, il mime le rotor, tourne sur lui-même jusqu'à s'étourdir. Tout ce qui vole le fascine. Le garçonnet a absolument voulu serrer la main de l'astronaute Gordon Cooper, surnommé « Gordo », qui avait fait vingt-deux fois le tour de la terre à bord de sa capsule *Faith 7*. Sur une photo, on retrouve l'enfant à Camp David dans un hangar, aux commandes d'un hélicoptère de l'aéronavale, assis à la place du pilote. Ce qui fait dire à l'aide de camp du Président : « L'armée de l'air nous l'a pris ! »

Cette fascination ne demandait qu'à être nourrie, pour la plus grande joie de Clint Hill. L'agent du Secret Service a organisé pour John, Caroline et leurs petits amis une surprise : une balade à bord du dirigeable *Goodyear*, en escale à Washington. Un convoi de trois voitures quitte la Maison Blanche. Jackie est du voyage. Monté à bord de la nacelle du gigantesque ballon à hélium, évoluant lentement à deux cents mètres au-dessus du sol, à la même altitude que les oiseaux, John est plus que ravi. Il est en extase. « Comment peut-il tenir dans le ciel ? » interroge le gamin émerveillé.

Le capitaine Maloney fait durer la belle aventure une vingtaine de minutes. Mieux qu'un tour de manège. De retour sur la terre ferme, Jackie doit rattraper son fils qui s'est enfui inspecter les petits avions de tourisme stationnés sur l'aérodrome. « Il est fou d'avions ! explique la *First Lady* à son garde rapproché. Vous avez vu, monsieur Hill, à quel point il aime voler ? Je pense qu'un jour il sera pilote. » Dans ses mémoires, l'agent Hill le confirmera : « Il n'a plus rêvé ensuite que de voler. »

Quelques mois auparavant, un samedi après-midi d'octobre 1962, Jackie était au téléphone avec le Président. Elle a remarqué son intonation de voix étrange, différente

de sa bonne humeur habituelle. Elle n'a pas cherché à en savoir plus. Elle se reposait pour le week-end en Virginie avec les enfants, loin du stress de la Maison Blanche : « Je crois que le mieux serait que tu reviennes à Washington au plus vite, lui recommande-t-il sans laisser trop de place à la discussion. » Jackie a aussitôt sorti les enfants de leur sieste et pris le chemin de la capitale, où le Président lui a expliqué la gravité du moment. La tension entre Russes et Américains était extrême à la suite de la découverte de missiles soviétiques installés à Cuba. Il fallait envisager le pire. La menace inimaginable d'une guerre nucléaire se précisait.

L'armée américaine se préparait à une éventuelle attaque. Les préparatifs d'évacuation des familles des dignitaires étaient en cours. On les mettait à l'abri dans des bunkers souterrains spécialement creusés à cette intention à l'extérieur de la capitale fédérale. « Je t'en prie, ne m'envoie pas à Camp David, implorait Jackie, ne m'éloigne pas. Nous voulons tous rester ici avec toi. Même s'il n'y a pas de place dans l'abri de la Maison Blanche, je veux que nous soyons ensemble sur la pelouse au moment où cela arrivera. Ni les enfants ni moi ne voulons vivre sans toi. »

C'est peut-être cette belle preuve d'amour que JFK voulait entendre. Il a gardé Jackie, Caroline et John auprès de lui. Il ne les a pas envoyés se morfondre dans une grotte antinucléaire en attendant la fin du monde. « Demain, nous serons peut-être en guerre avec les Russes », l'a entendu dire Benno Graziani, correspondant de *Paris Match* aux États-Unis et ami intime de Jackie. Pourtant, malgré la tension extrême du moment, interrompant une réunion de crise, JFK a tenu à fêter Halloween avec ses enfants.

« Il n'y avait plus de jour ni de nuit, a raconté Jackie dans ses conversations avec Arthur Schlesinger. On venait réveiller le Président à toute heure. Nous étions si proches. La guerre se



John dans l'avion qui disparaîtra en mer en juillet 1999.

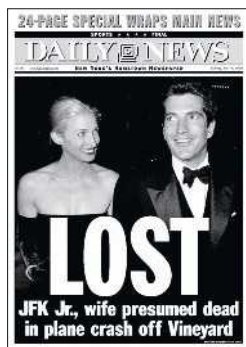


Juin 1999, blessé après un accident de parapente, John retirera son plâtre quelques jours avant le vol fatal.



À l'annonce du décès du couple, leur loft se transforme en un véritable autel.

23 juillet 1999, Hyannis Port, lors des funérailles de John et Carolyn, au large de Martha's Vineyard. Au premier plan, assis, Anthony Radziwill, le cousin et meilleur ami de John, emporté par un cancer moins d'un mois après.



Au lendemain de leur disparition, John et Carolyn sont en couverture de tous les journaux américains.



